Document généré le 19 avr. 2024 19:59

ETC

Séminaire-rencontre entre critiques d'art

Sylvie Janelle

Numéro 30, mai–août 1995

La critique d'art : enjeux actuels 2

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35758ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Janelle, S. (1995). Séminaire-rencontre entre critiques d'art. *ETC*, (30), 10–13.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MONTRÉAL
SÉMINAIRE-RENCONTRE ENTRE CRITIQUES D'ART

Organisé par Gaston St-Pierre. Intervenants : Stéphane Aquin, Sylvain Campeau, Jennifer Couëlle, Marie-Michèle Cron, Jean Dumont, John K. Grande, Gaston St-Pierre. Du 1er au 3 juin 1994

Sylvie Janelle : *En juin 1994, vous avez organisé un séminaire-rencontre entre critiques d'art québécois. Quels furent les critères de sélection des intervenants et ces critères pourraient-ils nous aider à identifier ce qu'est un critique d'art, à savoir qui détient le discours sur l'art actuellement ?*

Gaston St-Pierre : Il n'y a pas eu de critères de sélection comme tels. Il s'agissait surtout de regrouper le plus grand éventail d'orientations de la critique en se basant sur des notions de générations, de sources et de lieux de diffusion tels les revues, les journaux ou les catalogues d'exposition. On a intégré les pratiques des chroniqueurs et des critiques, même s'il y a beaucoup de différences dans les problèmes et les enjeux de celles-ci. Des restrictions budgétaires m'ont contraint à réduire le nombre d'intervenants et à me limiter à la région de Montréal. Il y avait au total sept invités pratiquant, presqu'à temps plein, le métier de chroniqueur ou de critique d'art, provenant de différents lieux de diffusion ou de spécialisations particulières telles la photographie, la sculpture ou la vidéo : une situation quelque peu invraisemblable, puisqu'on ne vit pas de la critique d'art. Ainsi, lors de cette réunion, on fut confronté à un certain paradoxe puisque les critiques d'art présents intervenaient tous dans d'autres champs d'activités, que ce soit comme conservateur, professeur, traducteur, correcteur, etc. Un point important à remarquer est que ces critiques travaillent de façon autonome, contractuelle ou à la pige et que ceci reflète bien leur situation d'intervenants du milieu de l'art qui ne sont pas liés nécessairement à des institutions.

S.J. : *L'imprécision des origines de spécialisation et de formation du critique et les déterminations méthodologiques floues ne sont-elles pas une explication du problème d'image professionnelle et de crédibilité que vit présentement celui-ci ?*

G.S.-P. : Non, ce serait plutôt la trop grande spécialisation du critique - à mon sens inévitable - qui amène une difficulté, puisque son discours s'adresse alors moins à un large public qu'à des gens qui ont déjà une expérience de la question des arts. Effectivement, il y a des gens provenant de différentes disciplines telles l'art, la littérature, l'ingénierie, mais généralement les critiques ont une formation en histoire de l'art. Le problème de la crédibilité est surtout un phénomène de société aujourd'hui où tous ceux qui exercent un travail intellectuel ou expriment leur opinion sur certaines choses, sans la spécialisation d'une technique, vont être marginalisés sur le marché du travail. On s'imagine toujours que tout le monde peut faire ce genre de travail. Le traducteur, par exemple, va recevoir un cachet supérieur à celui de l'auteur d'un texte, parce qu'il possède des compétences supposément plus techniques.

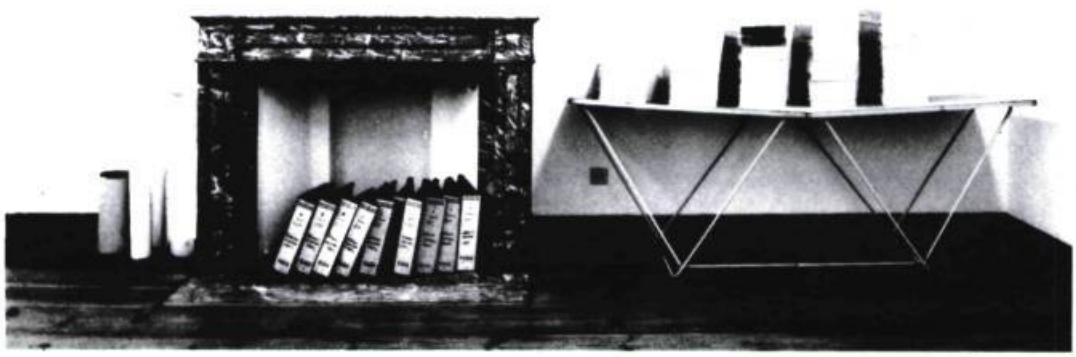
S.J. : *N'est-ce pas justement parce qu'il est marginalisé, hors des lieux décisionnels et institutionnels, que le critique n'a pas de position de pouvoir et n'est pas légitimé ?*

G.S.-P. : Oui et c'est peut-être le seul intervenant dans le milieu des arts qui se trouve à être hors des institutions et qui donne une opinion en dehors de tout intérêt. On ne voit pas aujourd'hui toute l'importance de la critique d'art. On revient souvent à l'idée que les textes ne sont pas lus. Pourtant, lorsqu'on fait une recherche en histoire de l'art et qu'on trouve des textes écrits dix, vingt ou cinquante ans auparavant, ils deviennent capitaux et révèlent tout le contexte et le sens d'une pratique de ce moment.

S.J. : *Si les critiques ont accepté de répondre à l'invitation, c'est sans doute qu'il existe un certain malaise, un mécontentement au sein du milieu des arts visuels, mais aussi un problème de réception de l'art actuel et de son discours de la part d'un public plus vaste. Quels furent les commentaires à ce propos ?*

G.S.-P. : Les participants ont répondu avec enthousiasme car ils ressentent un certain malaise face aux exigences ou critiques qu'on peut leur adresser concernant l'hermétisme de leur discours, leur spécialisation trop excessive, etc. Les problèmes concernant les rapports avec les diffuseurs et les problèmes spécifiquement économiques étaient aussi prioritaires. On rencontre surtout des problèmes de reconnaissance, tant économique qu'intellectuelle. Tous étaient aussi très animés par l'idée d'une rencontre des critiques d'art sans autres intervenants du milieu, ce qui leur permettait de parler librement de leur situation. Le critique est toujours en relation avec un demandeur ou un client : la revue, l'artiste, la galerie ou le musée. Dans cette rencontre à huis-clos, il y avait une certaine atmosphère de confrérie entre les intervenants, alors qu'habituellement ils sont plutôt en compétition.

S.J. : *Puisque la revue et le journal représentent le lien de communication privilégié entre l'art et le public, quelle position devraient (ou voudraient) adopter les critiques face aux insatisfactions qui proviennent autant*



Jacques Charlier, *Les documents du S.T.P. en collaboration avec André Bertrand*, 1969. Collection du Musée de Gand

des agents du milieu, des médias que du grand public. Un juste milieu ou une indépendance radicale ?

G.S.-P. : L'enjeu de ce séminaire consistait justement à définir des propositions ou des objectifs afin de mieux organiser l'intervention des critiques et améliorer la situation. Aucun des intervenants n'a voulu prendre entièrement le blâme sur ses épaules, car il s'agit surtout d'un problème de culture en général. On peut avoir différentes motivations à faire de la critique d'art et ce n'est sûrement pas pour les revenus qu'elle génère. La première finalité est de mettre en contact un artiste et un public. Du côté des diffuseurs, des médias, on préférerait des relations plus encadrées. L'idée d'un code de déontologie et aussi celle d'un contrat-type entre le diffuseur et le critique ont été présentées. Il faut souligner que ceux qui écrivent sur l'art sont les principaux fournisseurs d'informations des revues, alors que curieusement ils sont ceux qui possèdent le moins de pouvoir d'intervention dans leurs orientations. Les intervenants ont revendiqué l'idée qu'il devrait y avoir des standards, des barèmes de rémunération. Il existe encore des revues qui n'offrent aucun cachet aux critiques mais qui doivent payer pour la traduction de leurs écrits. Si on sacrifie ces sources premières que sont les textes critiques, on risque d'assister à un désintérêt qui va s'ancrer dans la pratique même de la critique d'art, créant plus ou moins une sorte de désillusion et un manque de qualité. Pour les revues, cette augmentation des rémunérations est très contraignante puisqu'elles ont déjà suffisamment de problèmes de gestion et de rentabilisation.

S.J. : *Comment réagir devant les difficultés financières que rencontrent les revues elles-mêmes ? Devons-nous refuser définitivement le bénévolat et la sous-rémunération ? Boycotter ou compatir ?*

G.S.-P. : Tous les intervenants étaient très conscients de cette réalité de survie des revues et de l'irréalité de leur requête, tout en sachant qu'ils devaient revendiquer. Cette situation fait partie du problème plus vaste de l'offre et de la demande et on peut se demander pourquoi il y a tant de revues et tant de critiques d'art ? Il serait peut-être préférable d'avoir une revue suffisamment subventionnée, qui puisse bien rémunérer les critiques et faire une meilleure sélection de ses auteurs. Mais s'il y a plusieurs revues, c'est qu'il existe diverses orientations et valeurs qui doivent être connues. Les participants s'accordèrent à dire qu'il fallait faire plus de pressions auprès des diffuseurs et suggérer fortement aux organismes subventionnaires - les Conseils des arts du Québec et du Canada - d'introduire une clause prévoyant un budget pour la rétribution des critiques avant d'accorder une subvention aux diffuseurs. De plus, tous souhaitent le rétablissement des bourses anciennement octroyées aux

critiques d'art et aux conservateurs (ce qui est maintenant fait).

S.J. : *Qu'est devenu le statut du critique à l'intérieur du réseau artistique ? Est-il influent comme il a pu l'être antérieurement ?*

G.S.-P. : Il est difficile de repérer cette influence. On la remarque surtout lorsque certains textes parviennent à exprimer tout le sens d'une démarche artistique et la cohérence d'un travail. Malheureusement, la situation de la critique au Canada ne permet pas de se pencher durant plusieurs mois sur une démarche artistique et de produire un texte concluant qui pourrait devenir déterminant. Beaucoup de critiques d'art ont une compréhension très approfondie du travail d'un artiste, mais ils ne connaissent pas tous les rouages des lieux décisionnels sur les activités artistiques au Canada. On peut néanmoins observer certaines personnes qui n'auront jamais divulgué leur compréhension de l'art contemporain, avoir malheureusement plus de pouvoir que les critiques dans le milieu des arts.

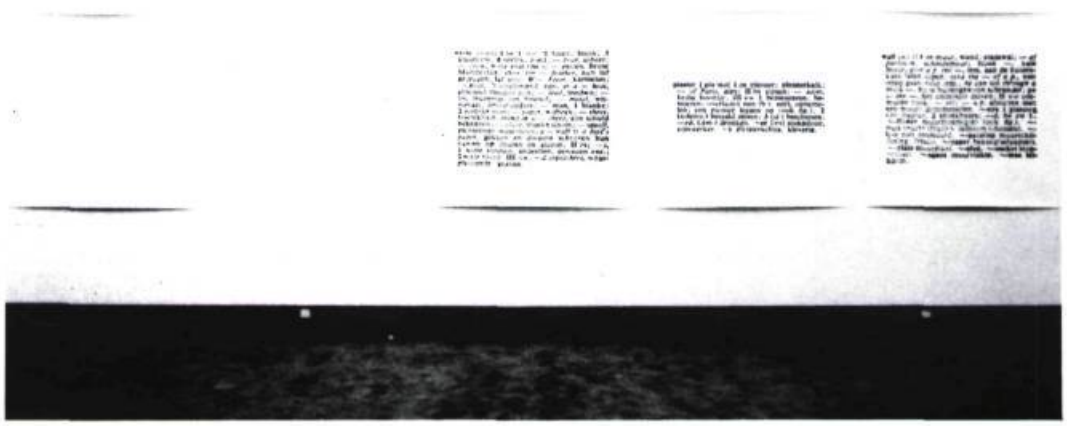
S.J. : *Il n'existe pas de profession de critique d'art comme telle. Ceux qui écrivent sur l'art proviennent de divers milieux et interviennent aussi à différents niveaux; ce qui peut entraîner des problèmes d'ordre éthique. Cet éparpillement ne risque-t-il pas de créer des situations de conflits d'intérêts ? À moins qu'il ne permette une vision plus globalisante de la pratique artistique ?*

G.S.-P. : Lors du séminaire, tous ont convenu qu'il fallait exiger une plus grande professionnalisation de la pratique. Pour ce faire, il conviendrait d'établir un code de déontologie. Ainsi, certains risques de conflits d'intérêts pourraient être évités. Comme la critique d'art n'est pas une activité autonome, tous les auteurs ont aussi une ou des activités connexes qui peuvent entraîner des conflits d'intérêts. Le danger d'une plus grande professionnalisation est sans doute celui d'une typification ou d'une règlementation contraires à la pratique, qui présuppose au départ l'idée d'une libre pensée ou d'un libre exercice de l'opinion. Donc, jusqu'à un certain point, la pratique de la critique d'art comme métier est encore difficilement envisageable. Aujourd'hui, le critique est avant tout celui qui a des opinions sur l'art, une idée des orientations de l'art et qui utilise les possibilités d'intervention et de manifestation sur la scène publique, afin de rendre visibles les orientations artistiques et idéologiques auxquelles il croit. De plus en plus, on exige de lui une plus grande spécialisation, une maîtrise des discours à travers la pratique de l'art, en fonction des orientations, des valeurs idéologiques ou de la particularité de certains médias. Cette situation implique que le critique d'art doit être ouvert à tous les événements, à toutes les orientations artistiques. Pourtant, le critique a plutôt tendance à se spécialiser en photographie, en sculpture, etc. Et la demande sera toujours dirigée vers cette compétence du critique, qui alors se ferme à toute autre forme de pratique.

S.J. : *On reproche souvent au discours critique d'être ostentatoire, de n'être qu'un étalage de connaissances et de savoir-faire, qui utilise l'œuvre comme prétexte et la relègue au second plan. Est-ce que l'intellectualisation du discours critique - qui s'est pourtant bien amoindrie ces dernières années - n'est pas étroitement liée à celle de l'œuvre elle-même et donc incontournable ?*

G.S.-P. : Le dilemme du critique d'art est de toujours se demander quel est son destinataire. Jusqu'à un certain point, l'artiste est son premier lecteur et le critique cherche à trouver le sens de sa démarche et de son œuvre. Il a aussi l'exigence de s'adresser à un public. Les enjeux de la critique ont toujours alterné entre ces deux pôles, voulant satisfaire un certain critère théorique intégré dans la démarche même de l'artiste, tout en présentant ces idées de manière intéressante pour le lecteur présupposé. Le travail du critique d'art est avant tout une pratique du jugement. Il doit donner à son lecteur une possibilité de choix, afin que celui-ci puisse se faire sa propre opinion. Effectivement, il y a eu des périodes où on mélangeait les enjeux de l'histoire de l'art et ceux de la critique, où on retrouvait une certaine enflure de concepts théoriques visant à établir une cohérence dans le texte, une argumentation autour de ces concepts qui pouvait s'éloigner, s'abstraire de la question de l'existence, de la valeur et de la finalité de l'œuvre d'art comme telle. Ce sont là des idées que l'historien de l'art ne pose pas toujours. La démarche de l'art contemporain s'est fortement intellectualisée en posant des questions comme « qu'est-ce que le savoir et le visible ? » et la critique ne peut éviter ces informations et doit les intégrer à même la démarche artistique tout en les rendant intéressantes pour les lecteurs.

S.J. : *Lors de ce séminaire, plusieurs solutions concrètes furent proposées afin d'améliorer la situation des critiques d'art. C'est donc dire que les critiques croient en l'avenir de leur pratique et ce, malgré sa précarité actuelle. Pourtant, à la suite de cette rencontre, chacun est retourné solitairement à sa table de travail. S'il n'y a pas une certaine coalition des critiques, comme ce fut proposé, la situation actuelle risque de demeurer inchangée et peut-être même de se détériorer. On connaît toute l'ampleur des coupures que subit le milieu culturel. Comment les critiques entrevoient-ils leur avenir et celui*



Joseph Kosuth, *White Plaster Wall*, 1976. Collection du Musée de Gand.

de leur pratique ? Y a-t-il poursuite d'un enjeu commun ?

G.S.-P. : Le but de cette rencontre visait effectivement à créer un certain consensus autour de moyens à entreprendre pour améliorer la situation. On a posé le problème d'une trop grande organisation qu'impliquerait le développement de moyens de pression dans un esprit corporatif. Par exemple, des corporations telle la Guilde graphique restreinte à un seul médium, une seule pratique, n'apportent pas réellement d'avantages. Les intervenants ont discuté longuement de l'efficacité de l'AICA (Association internationale des critiques d'art). On ne voyait pas vraiment comment cette association pourrait intervenir et user de moyens de pression auprès des différents milieux et organismes. La proposition de créer une autre association, qui serait plus interventionniste, a été mise de l'avant. Chacun est conscient qu'il faut agir, trouver des moyens d'action, car si rien n'est fait, on perd nécessairement nos acquis. Comme le milieu des arts est très désorganisé, il est très difficile de penser à créer ce genre de mouvement. Si les sources et les revenus le permettent, il y aura au printemps une suite à ce séminaire. La réunion sera répétée, avec les mêmes intervenants, au Musée de Joliette et permettra de poursuivre la conversation autour des mêmes questions. Mais cette fois-ci, la rencontre ouverte à tous permettra d'entretenir un dialogue avec le public sur les questions qui intéressent la critique et l'art contemporain en général, sur les problèmes de réception qu'ils posent.

PROPOS RECEUILLIS PAR SYLVIE JANELLE

NOTES

N.D.L.A. L'événement a reçu l'aide financière du Conseil des Arts et des Lettres du Québec.